

Nez à vendre

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **70 (1931)**

Heft 5

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223761>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— C'est le vin du Purgatoire.
Ma foi, sur le coup, le paroissien se retourne, envoie la main sur la cheminée et remet dans sa poche les dix écus du trentenaire.

— Mais, que fais-tu, mon ami ? cria le curé.
— J'emporte l'argent des messes.
— Mais comment, excommunié ! tu voudrais laisser ton père au fond du Purgatoire ?
— Ah ! je me garderais bien, répliqua le Bezoucier, de le tirer de là ! Un lieu où il y a de si bon vin ! « Ah ! mauvais gaeux ! me dirait mon père, que ne m'y laissais-tu dans le saint Purgatoire, où nous buvions du vin de Dieu ! »

(Alm. Prov. 1877).

¹ Littéralement : « J'ai assez mangé de fèves ! »

CASSAGE DES NOIX ET RESSAT

Tableau d'autrefois.



À l'automne, quand les feuilles des arbres deviennent rouges et jaunes, et qu'elles commencent à tomber, autour des grands noyers, les perches, à grand bruit, ont abattu et déniché les fruits qui sonnent en tombant. Les uns ont encore le brou dur et amer, que les mains, qui se teignent de belle couleur de jais, séparent à l'envi. Bientôt ces noix se séchant sur les claies d'osier, à la cheminée, ou sur le devant des salles hautes, les enfants et les souris leur livrent une guerre que les chats et les gronderies ne sont pas toujours heureux de réprimer. Garçons et filles du hameau accourent, un soir, à la chambre doucement chauffée, pour la gaie besogne. Voici d'abord la longue table, où sont assis, jeunes et vieux. A son haut bout est placé le vieux grand-père, qui préside à l'ouvrage. Dans ces rides, sous ces cheveux blanchissants et sur ces lèvres crispées l'on reconnaît le vieillard débonnaire ; sous cette vieille écorce l'on entend presque battre un cœur d'homme juste, et dans tout cet être, une personne qui a connu ce que c'est que la vie et son pénible fardeau.

Mais le travail commence. Chaque jeune homme est armé d'un marteau et d'un carron ou d'un bloc de bois, où il devra tourner adroitement le fruit qui étant frappé, se brisera en quatre parts égales. Malheur à celui qui laisse une noix mal cassée. Les filles épluchent et séparent le cerneau du zeste mince et flexible. Puis, tandis que les vastes plats de terre cuite se remplissent, et s'entassent des dunes jaunes ou brunes des noix épluchées, les libres propos, les rires bruyants éclatent à l'envi, et se mêlent par intervalles, aux contes et aux chansons. Vous qui aimez la patrie, venez mêler vos voix à celle-ci qui entonne cet hymne aimé :

*La connais-tu cette heureuse patrie
Où la nature assembla ses trésors ?
Elle est riante ainsi que l'Italie,
Terrible ainsi que les rives du Nord.
La connais-tu ce beau pays ?*

Et tous répondent en chœur avec enthousiasme.

O mes amis,
O mes amis,

C'est notre heureux pays !

Au milieu du fracas des marteaux, des rires et des chants arrivent, comme par enchantement, le plat d'étain couvert de pommes dorées, le pain aux formes grandioses, le fromage piquant et le vin nouveau non limpide encore. Les casseurs ont fini la tâche qui leur était imposée. L'un d'eux sort furtivement, et va, chantant durant le trajet chercher le ménétrier du village, arrêté, sans doute d'avance. Mais les jeunes filles se hâtent ; puis, malicieuses, cachent, dans leur tablier, une bonne provision de coquilles de noix. Malheur à celui qui n'en est pas pourvu, car la guerre va commencer. L'un commence, et tous de tâcher d'atteindre, et de rire, et de se plaindre quand, tout à coup, les sons bruyants de la clarinette font cesser le combat. Et joyeux, l'on pousse les bancs, la table, les chaises le long du mur, et la danse, en son cercle rapide, commence à égayer, d'une autre manière la vive jeunesse. Parfois, l'entraîn devenant général, une petite fille, amie du grand-père, l'entraîne, et le bonhomme trouve

encore que cela ne va pas trop mal, pour ses jambes de soixante et quelques années.

Une autre fête de nos campagnes si belles, et où je vous invite, ami, c'est le *ressat*. Là, depuis trois semaines et plus peut-être, les fléaux, en cadence, ont frappé l'épi recueilli durant la moisson. Ici, c'est la machine qui hurle en marchant et dont la précieuse récolte a reçu les atteintes des langues de fer. Elles ont été pénibles, ces semaines, pour les bras des pauvres batteurs. Mais tout est au grenier : l'on a eu tant de quartiers de froment, de blé, de seigle, d'orge et d'avoine que l'on est fort content. Aussi la bonne mère, à l'œil candide et doux, a-t-elle envoyé quérir à la ville de quoi faire un splendide repas. Elle ne laisse pas, non plus, d'attaquer les bâtons de la cheminée. Le soir est venu. On se met à table ; mais il manque l'un des batteurs. Où est-il ? on devine. Content d'avoir terminé son rude labeur, il est allé voir l'amie de son cœur, et lui demander un moment pour passer compensation nécessaire pour le temps qu'il a perdu. Il arrive : maintes plaisanteries l'assailent. Mais la table, comme elle est chargée ! Ici, les choux superbes, flanqués d'énormes saucissons fument à l'envie ; là, un gros jambon, attend le couteau de l'adroit distributeur ; plus loin, un plat de daube, un autre de rôti bien doré, et puis, pour couronne, une file de bouteilles qui s'en va d'un bout de la table à l'autre.

Comme cela sent bien toute la largeur de la campagne et la profusion des biens qu'elle renferme !... La joie, étant à l'unisson, tout ce dont elle se compose se donne bientôt essor. Chacun rappelle les peines qu'il a eues, les farces qu'il a faites, et les historiettes qu'il a contées. Puis les chansons diverses retentissent, et les âmes s'abandonnent à de joyeuses et émouvantes expansions.

Charles Jaccottet.

Est-ce vous ? — Il y a quelque part deux frères jumeaux qui se ressemblent comme deux gouttes d'eau. Un quidam en rencontrant un, lui dit :

— Comme on peut se tromper ! De loin je croyais voir monsieur votre frère ; ensuite il me semblait que c'était vous, et maintenant seulement je vois que c'est bien monsieur votre frère.

A l'examen. — Dans un examen de mieches :
— Pourquoi Adam a-t-il mordu la pomme ?
— Parce qu'il n'avait pas de couteau.

NEZ A VENDRE

DEUX voyageurs de commerce étaient assis dans un salon d'hôtel, se racontant l'un à l'autre leurs exploits ; après quoi ils se demandèrent mutuellement pour quelle branche ils voyageaient. L'un d'eux, à l'inexprimable stupefaction de ses interlocuteurs et de quelques assistants, déclara qu'il voyageait pour le compte d'une maison de nez humains, et qu'il avait précisément l'intention d'acheter celui du monsieur en face de lui.

La livraison, ajouta-t-il, n'est exigible qu'après la mort, mais le paiement est immédiat.

— Et combien m'offrez-vous ? demanda le propriétaire du nez.

— Il faut que je consulte le tarif, répondit le voyageur.

Après avoir mesuré l'appendice nasal et fait ses calculs, le voyageur l'évalua à 750 francs.

Le contrat est dressé ; chacune des parties s'engage, en cas de dédit, à payer dix bouteilles de champagne en guise de dommages-intérêts. Le vendeur signe, à condition de rester en possession incontestée de son nez durant toute sa vie.

— Parfaitement ! dit le voyageur. Vous aurez votre argent demain matin. Puis il appela un garçon auquel il souffla deux ou trois mots à l'oreille ; celui-ci revint après quelques minutes, tenant des pincettes chauffées à blanc. Notre farceur s'en emparant, s'approcha gravement du propriétaire du nez, quelque peu effaré.

— Qu'est-ce... qu'est-ce que vous allez faire ?...

— Je vais marquer votre nez au chiffre de la maison, comme je le fais toujours, pour pouvoir le reconnaître ensuite.

Nez du monsieur.

SATURATION

ENFIN, vous voilà, soupira Mariette, en faisant entrer le Docteur. Madame est dans un état...

— Conduisez-moi...
— Une seconde, que je voie si Madame peut vous recevoir...

— Puisqu'elle m'a fait demander...
— C'est moi qui vous ai téléphoné, Monsieur le Docteur. Elle, n'est-ce pas ?... Si vous voulez bien entrer au salon, une minute...

Mariette s'effaça pour laisser passer l'homme de l'art. Un piano à queue occupait l'angle droit de la vaste pièce. Le meuble du gramophone faisait vis-à-vis. Devant la cheminée béait le haut-parleur de la T. S. F. Une pile de disques encombraient une petite table Louis XVI aux pieds fragiles.

— Si Monsieur le Docteur veut bien me suivre ?

— Attendez, Mariette. Un mot avant de voir la malade. De quoi s'agit-il ?

Les yeux de la fidèle femme de chambre s'emplirent de larmes :

— Si je le savais, murmura-t-elle.
— Evidemment. Vous ne m'auriez pas fait demander... Mais enfin, vous pourriez me dire comment la chose a débuté. Car, c'est bien une crise ?

— Une crise terrible. J'ai vu souvent flancher Madame. A ce point-là, jamais.

— Aucune cause, selon vous ?

— Aucune. Madame, jusqu'à ce matin, paraissait dans son état normal, c'est-à-dire excitée, trépidante.

— Je vais l'examiner.

Recroquevillée sous les couvertures, la malade avait des détentes subites, puis se pelotonnait pour reprendre aussitôt ses mouvements désordonnés. Elle ne vit pas entrer le médecin, ne tourna pas la tête, lorsqu'il s'assit au pied du lit. Parfois elle ouvrait les yeux, regardait le plafond, comme pour y chercher une araignée. Les plis du front indiquaient l'effort de concentration. Des mots sans suite s'échappaient d'une bouche à demi-ouverte. Le docteur vint plus près, afin de contrôler ces paroles.

— Conférence... récital, psalmodiait la pauvre femme. Concital... référence...

— Elle se croit en soirée, marmotta le docteur.

— Ziélin, Pougler...
— Des amis, sans doute, qu'elle rencontre en son délire.

— Stravel... Rawinsky...
— Vous m'entendez, Madame ?

— Moven et Beethozart... Frank Zoomer... Aloïs Tarmin...

— Madame, je suis votre docteur M'entendez-vous ?... Répondez, je vous prie.

— Ah ! la cinquième...
— Je suis le docteur Bardaud...

— La septième... la neuvième...
— Rien que des impairs. C'est grave...

Affermissant sa voix, le médecin déclara encore, en scandant les syllabes :

— Je viens pour vous soigner, vous guérir. Je suis votre docteur.

— Le docteur Weingartner, Gartweiner, Nerweingart ?...

— Docteur Bardaud, chère Madame. Voyons, tâchez de rassembler vos esprits.

— Ansermet, Closset... Anmecloss... Sermet...

— Je vous conjure, petite madame, de m'écouter, de me répondre. Ce matin, en vous levant, que ressentiez-vous ?...

— Quator Busch... Quatubusch or... Jack Hylton et les boys... Jack Hythoys et ses Tons... Debussy... Brahms... Debramsy... Buss... La Walkyrie... la Walriky... Walrikyla... Walkyryla... Keskyryla ?...

— Je vous demande pardon, Madame, c'est moi, votre docteur... Non, non, ne parlez plus, vous vous fatiguez inutilement. Dormez, plutôt. Je vais vous faire une piqûre calmante.

Immédiatement, la malade s'endormit. Son souffle, d'abord haletant, prit un rythme plus